L'ironie : du désaccord implicite ou consensus feint au désaccord polémique

Irony: from implicite disagreement or fake consensus to polemical disagreement

Elodie Baklouti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/4372>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2016

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Elodie Baklouti, « L'ironie : du désaccord implicite ou consensus feint au désaccord polémique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 67 | 2016, mis en ligne le 15 avril 2017, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/4372>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

L'ironie : du désaccord implicite ou consensus feint au désaccord polémique

Irony: from implicite disagreement or fake consensus to polemical disagreement

Elodie Baklouti

1. Introduction

- 1 D'après Sperber et Wilson (1978), l'ironie est une reprise en écho d'un énoncé que le locuteur désapprouve. Dans cette définition, il faut entendre l'expression « reprise en écho » comme une mention ou répétition implicite des mots de l'autre (ou de soi traité en autre), c'est-à-dire qu'elle ne comporte aucune marque explicitant la mention, du type syntagme ou verbe de parole introducteur du discours rapporté. Ce sont les premiers¹, dans la recherche occidentale récente, à remettre en lien l'ironie avec le phénomène, nous dirons, de l'hétérogénéité énonciative. Ils insistent aussi sur l'attitude spécifique du locuteur vis-à-vis de l'énoncé auquel il fait écho, qui est une attitude de « désapprobation en raison de l'absurdité ou du manque de pertinence de l'énoncé » (1978 : 406) mentionné. Dès lors, il nous a paru intéressant de nous focaliser sur la façon dont l'énoncé ironique pourrait exprimer ce désaccord, dans lequel il trouverait son essence.
- 2 Si nous partageons l'approche des auteurs selon laquelle l'énoncé ironique constitue une reprise de l'énoncé de l'autre et, s'il s'avère que dans de nombreux cas cette reprise est bien implicite, nous avons pu observer toutefois que dans de nombreuses occurrences issues d'un corpus littéraire, l'ironie peut être signalée par un indice linguistique marquant un dédoublement énonciatif. Tout en étant consciente du fait que de nombreux énoncés ironiques en sont exempts en raison de l'ambiguïté, sinon nécessaire à l'ironie, du moins prééminente dans son expression, nous voulons porter notre attention sur ces énoncés ironiques affectés de signaux linguistiques marquant un dédoublement explicite.

- 3 En effet, ce dédoublement résulte de l'attitude de désapprobation. C'est parce que le locuteur veut exprimer un désaccord avec un énoncé réel ou anticipé, tenu par un autre énonciateur que le discours contient un dédoublement, le locuteur signalant ainsi qu'il ne doit pas être tenu pour responsable de l'énoncé ou du terme qu'il prononce.
- 4 Parmi ces signaux, nous nous intéresserons particulièrement aux boucles méta-énonciatives, d'après l'expression de Authier-Revuz (1995). Ces dernières relèvent de la modalisation autonymique : ce sont des fragments de discours dans lesquels le locuteur revient sur son dire pour le commenter. Signaux de la réflexivité du locuteur, elles marquent, dans notre corpus, une forme d'inadéquation du dire dans son énoncé. Nous nous appuierons ainsi sur les travaux de Authier-Revuz, qui les a très précisément analysées, pour tenter de décrire le rapport, toujours dissensuel, qu'entretient le locuteur avec le mot ou l'énoncé marqué du sceau de l'ironie, et avec l'énonciateur pris pour cible.
- 5 Si l'ironie, nous le verrons, est toujours animée par un désaccord dans notre corpus, celui-ci peut prendre diverses formes selon les motivations du locuteur, son rôle et celui de son ou ses interlocuteur(s). Nous les aborderons à travers un éventail de cas, allant du désaccord le plus ténu au désaccord le plus assumé, tendant vers la polémique.
- 6 Nous avons délimité notre corpus à partir de la base de données Frantext grâce à laquelle nous avons pu sélectionner des extraits d'œuvres littéraires dans lesquels apparaissaient les termes « ironie, ironique, ironiser », le plus souvent sous forme de didascalie pour caractériser une réplique dans les pièces de théâtre mais aussi sous forme d'incise commentant métalinguistiquement le dire dans les dialogues issus des autres genres de texte. Nous nous sommes concentrée sur les occurrences dans lesquelles la reprise du mot de l'autre apparaissait immédiatement dans le tour du locuteur suivant. Avant de se livrer à l'analyse de notre corpus, il convient d'en expliciter son mode de sélection et le parti-pris méthodologique qui le sous-tend.

2. Aspect méthodologique

- 7 Au commencement des recherches qui ont donné lieu à une étude plus vaste dont est extrait ce travail, nous sommes partie du constat selon lequel aucune des théories existantes sur l'ironie ne s'entendait sur l'essence de celle-ci.
- 8 S'il existe autant de conceptions différentes sur l'ironie, c'est qu'elle demeure particulièrement insaisissable, comme de nombreux objets linguistiques qui relèvent de la perception et ne reposent pas uniquement sur des marqueurs en langue. Chacun, en tant que locuteur, usager du langage, détient ou croit détenir son sens, et s'applique à démontrer en quoi ce sens est le bon. C'est aussi que la méthode qui fonde ces travaux et le choix des exemples sur lesquels s'appuie la démonstration, elle, est demeurée invariablement la même, basée sur l'intuition du chercheur, de sa propre appréhension du phénomène, ce qui ne peut le conduire à analyser que ce en quoi il reconnaît de l'ironie et non ce qui peut être perçu comme ironique objectivement, au regard d'une norme partagée. Il y a là, selon nous, un réel achoppement. Comment en effet rendre compte d'un phénomène de façon objective si le corpus est lui-même délimité de façon subjective (ce qui du reste est une problématique commune en sciences humaines) ?
- 9 Justifier sa conception sur la base des exemples que l'on considère intuitivement comme relevant de l'ironie constitue une forme de sophisme qui consiste à s'appuyer

pour la démontrer sur la proposition elle-même qu'il s'agit de démontrer. C'est le constat que dressait Allemann en 1978 puis Mercier-Leca qui dénonce dans son ouvrage le « cercle vicieux de l'ironie » (2003 : 6) .

- 10 Pour sortir du débat portant sur ce qu'est ou n'est pas l'ironie, il fallait envisager de ne plus recourir à notre propre sens des faits langagiers pour sélectionner les occurrences qui forment notre corpus.
- 11 Ainsi, notre démarche a été de partir des usages, en prenant pour corpus les énoncés catégorisés métadiscursivement comme ironiques par les locuteurs-scripteurs eux-mêmes, par le biais des termes « ironique, ironiser, ironisant, ironiquement » ou par des syntagmes contenant le mot « ironie ». La présente étude concerne des exemples issus d'un corpus théâtral qui compte plus de 150 occurrences.
- 12 On étudie ainsi le processus de production de sens en recherchant les éléments qui ont conduit, dans tel ou tel contexte, le locuteur à caractériser l'énoncé comme ironique. Au contraire des démarches décrites supra conditionnant un travail de délimitation, par essence, infléchi par les considérations personnelles du chercheur, notre approche entend se détacher de critères subjectifs et, partant, d'une définition pré-construite de l'ironie.
- 13 Dans le texte théâtral, ces termes figurent dans les didascalies. Le dramaturge y catégorise les propos de ses personnages en tant qu'ironie.

3. Pour un bref état des lieux sur l'ironie

- 14 L'ironie, objet ancien puisqu'il remonte à l'antiquité, mais inépuisable a suscité l'intérêt de nombreux penseurs et linguistes. Nous regroupons ces différentes approches de l'ironie selon quatre grandes catégories :
 - l'antiphrase dans la conception classique : c'est la plus ancienne approche de l'ironie selon laquelle le locuteur voudrait faire entendre le contraire de ce qu'il dit. On la trouve dans *La Rhétorique à Alexandre*² en premier lieu. Puis, elle se retrouve chez les rhétoriciens français modernes et certains linguistes dont Kerbrat-Orecchioni (1980), qui la reconduisent de façon plus ou moins nuancée et enrichie.
 - les approches liant l'ironie au phénomène de l'écho : on la doit à Sperber et Wilson. L'ironie est décrite comme un énoncé faisant écho à un autre énoncé (voir supra).
 - les approches de l'ironie en tant que feintise : les tenants sont Clark et Guerrig (1984). Il s'agit de définir l'ironie au travers de la notion de feintise ou de faire semblant. L'énonciateur ne prendrait pas réellement en charge l'énoncé ironique.
 - les approches mixtes : nous entendons par « approches mixtes » toutes les conceptions qui combinent, d'une manière ou d'une autre, plusieurs des éléments, dont l'écho et la feintise, mis en évidence dans l'une ou l'autre des trois théories précédentes. Les approches de l'ironie par Ducrot (1984), Perrin (1996), Bres (2010), Rabatel (2012), notamment, relèvent de ce type de conception.
- 15 Le présent travail prend appui sur la théorie de Sperber et Wilson (1978).

4. Analyse

4.1 Le désaccord tenu : formes les plus implicites de la non-coïncidence (sans forme Y).

4.1.1 Formes sans marquage

- 16 Nous le disions, de nombreux énoncés ironiques écrits ne comportent aucune trace de l'hétérogénéité énonciative. C'est-à dire qu'ils appartiennent à ces formes qui sont décrites par Authier-Revuz (1992 : 41) comme purement interprétatives. Dans ces énoncés, la description exclusivement linguistique de la phrase ne permet pas de mettre en évidence un élément porteur du dédoublement énonciatif. L'exemple suivant en fait partie :

(Garcin vient de mourir. Il arrive en enfer. Les lieux, où il est introduit par un garçon d'étage, ont l'allure d'un salon second empire fermé et sans fenêtre)

GARCIN — Où est l'interrupteur ?

LE GARÇON — Il n'y en a pas

GARCIN — Alors on ne peut pas éteindre ?

LE GARÇON — La direction peut couper le courant mais je ne me rappelle pas qu'elle l'ait fait à cet étage-ci. Nous avons l'électricité à discrétion.

GARCIN — Très bien. Alors il faut vivre les yeux ouverts...

LE GARÇON, *ironique* — Vivre...

GARCIN — Vous n'allez pas me chicaner pour une question de vocabulaire. Les yeux ouverts. Pour toujours. Il fera grand jour dans mes yeux. Et dans ma tête.

SARTRE Jean-Paul, *Huis-clos*, 1944, p. 119.

- 17 Dans cet extrait, l'énoncé ironique est produit par Le Garçon. Ce dernier répète le mot « vivre » contenu dans la réplique précédente de Garcin.
- 18 L'interaction avec le discours de Garcin n'est pas explicitement signalée. Ce qui aurait été le cas dans un énoncé du type « vous avez dit « vivre ». L'absence d'un verbe de parole ou d'un syntagme introduisant le discours rapporté direct rend l'interaction avec le discours de l'autre implicite. Il s'agit donc d'une reprise en écho des mots de Garcin dans le discours du Garçon, selon la définition de Sperber et Wilson, mais aussi conformément à la description de Barbéris (2005 : 157) qui consacre l'appellation aux « reprises immédiates des propos d'un locuteur L1 par son interlocuteur L2 » et à « la reprise de ses propres dires par un locuteur ». On notera que dans ce cas, contrairement à d'autres cas que nous verrons infra, le locuteur ne feint pas d'assumer le discours de l'autre, la reprise est immédiate et aucun mot ne vient se glisser avant le mot répété.
- 19 Dans l'énoncé du Garçon on ne trouve que le verbe « vivre ». Rien n'y marque un désaccord. C'est d'une part la didascalie (« ironique ») et d'autre part l'enchaînement discursif que produit Garcin qui nous renseigne sur l'interprétation à donner à l'énoncé du Garçon. En effet, Garcin utilise le verbe « chicaner » associé au pronom complément de première personne « me » référent à lui-même, en fonction de complément d'objet. Cette construction signifie créer des difficultés, quereller au sujet d'un élément jugé insignifiant pour le locuteur, ici Garcin. L'élément jugé insignifiant étant en fonction de complément circonstanciel de but introduit par la préposition « pour » : « pour une question de vocabulaire ». La reprise en écho du Garçon, perçue comme une façon de « chicaner », signe donc une forme de contestation du « vocabulaire » utilisé par Garcin. Elle soulève une non-coïncidence entre le mot « vivre » et la situation perçue :

les personnages sont morts. Le mot « vivre » semble dès lors ne pas pouvoir s'appliquer du tout aux circonstances de l'énonciation, la discordance entre le mot et la situation est même de l'ordre du paradoxe, vie et mort s'inscrivant dans un rapport antinomique. Du point de vue de la forme, Le Garçon ne propose pas une expression qui conviendrait mieux (ce qui aurait été le cas par exemple dans un énoncé du type : « vous voulez dire « mourir »), il ne confronte pas son propre mot à celui de l'autre qui n'est pas approprié. La non-coïncidence n'est donc pas explicitée verbalement.

- 20 Si la discordance n'est pas explicitée par Le Garçon c'est qu'elle n'a pas besoin de l'être. C'est une querelle qui se résorbe et s'explique par l'évidence de la situation : Garcin est en enfer, il est mort. Ce dernier la catégorise immédiatement non en désaccord de fond mais en désaccord de mot comme s'il minimisait la discordance qui a jailli dans son discours (« chicaner pour une question de vocabulaire »). Le Garçon porte lui un regard désabusé sur la situation dont il est bien conscient contrairement à Garcin qui commence seulement à réaliser ce qui lui arrive bien qu'il veuille se présenter comme quelqu'un qui sait à quoi s'attendre et voit la réalité en face. Ce décalage dans la conscience se traduit dans les mots. Malgré le fait qu'il se présente comme quelqu'un qui n'a pas peur et qui veut affronter la réalité de son enfer, Garcin continue à parler comme un « vivant ». Il n'ose finalement pas évoquer directement la mort. La contradiction est donc surtout celle du personnage qui au fond ne veut pas encore reconnaître la vérité qui est aussi celle qui concerne les raisons qui l'ont amené en enfer (ses fautes). L'ironie vise ici à faire prendre conscience à Garcin de cette vérité, Le Garçon le laisse donc expliciter la discordance de lui-même.
- 21 Dans cet exemple, il n'y avait pas de marqueurs linguistiques de la non-coïncidence entre les mots et les choses dans l'énoncé de l'ironisant contrairement à l'exemple suivant dans lequel sont utilisés les guillemets couplés au déterminant possessif.

4.1.2 Guillemets

(Le Promoteur est un tyran qui a interdit, dans la cité qu'il gouverne, à ses sujets le sommeil, sous peine de mort. Le « Corps de Surveillance générale » est une formation de policiers en civil partout présents dans cette cité au service donc du Promoteur. Le chef du CSG vient d'informer Le Promoteur qu'une menace d'ampleur qu'il ne faut pas sous-estimer plane sur la cité. Le Promoteur, despotique, ne voulant pas faire transparaître son angoisse, fait mine de minimiser la situation en se moquant du chef du CSG. Façon pour lui de montrer une image de maîtrise et de domination)

LE PROMOTEUR, *avec impatience* — S'il y a des malades, on sait les soigner... Mais, assez de sottises ! Foutez le camp, je vous ai assez vu.

LE CHEF DU C.S.G., *avec entêtement* — Bien, bien. À vos ordres, Excellence ! Mais je ne me lasserai pas de vous crier casse-cou.

LE PROMOTEUR, *se moquant de lui* — J'aviserai, j'aviserai !..., Maintenant, partez, espion aux grandes oreilles ! Sbire de mélodrame ! Délateur d'opéra !

LE CHEF DU C.S.G., *s'inclinant avec une ironie glaciale* — Soit ! Puisse « ma délation » vous sauver, vous et l'État « Votre délateur » vous présente ses respects.

Il fait quelques pas vers le bord de la terrasse, puis, avant de disparaître, il se retourne et appuyant intentionnellement sur les mots :

LE CHEF DU C.S.G. — Avec votre permission, je vais dormir !

LE PROMOTEUR, *faisant semblant de foncer sur lui, le bras levé, pour le châtier* — Pas de provocation ! Assez ! Assez !

TARDIEU Jean, *La Comédie du drame*, 1955-1984, p. 29, *La cité sans sommeil*.

- 22 Les guillemets n'indiquent selon Authier-Revuz (1995 : 136) qu'« une sorte de manque, de creux à combler interprétativement ». Le locuteur détache le terme ou l'énoncé mis entre guillemets du reste de son discours pour montrer qu'il n'en est pas l'énonciateur mais rien n'indique quel rapport il entretient avec le terme ou l'énoncé en question.
- 23 Quand le terme mis entre guillemets se trouve être ironique, les guillemets marquent une attitude spécifique, une désapprobation du terme, qui n'est dès lors qu'implicite. C'est le co(n)texte qui permet de comprendre ce rapport particulier, de déterminer que le terme de l'autre pose problème et de quelle manière.
- 24 Dans notre cas, le chef du CSG désapprouve bien le terme « délateur » prononcé par le promoteur. Ce dernier qualifie péjorativement le chef du CSG, à travers une accumulation de syntagmes nominaux adressés péjoratifs construits chacun avec un complément du nom : « espion aux grandes oreilles ! Sbire de mélodrame ! Délateur d'opéra ! ». On peut donc parler d'insulte selon la définition de Lagorgette (2004). Le sbire est un mot relevant du vocabulaire péjoratif désignant un homme de main accomplissant de basses besognes. Il est caractérisé par le substantif « mélodrame » en fonction de complément du nom déterminatif, qui désigne péjorativement l'exagération que l'on prête à une situation. Le dernier syntagme nominal s'organise autour du substantif recteur « délateur », toujours ancré dans l'axiologie négative. Le complément du nom « d'opéra » prolonge cette caractérisation négative, suggérant comme le substantif « mélodrame », une solennité ridicule. Le promoteur donne à voir un chef de la CSG affecté, pompeux, simulant l'ampleur d'une menace pesant sur la cité, l'exagérant pour se rendre important.
- 25 Le chef de la CSG reprend dans sa réponse les substantifs « délation » et « délateur », faisant ainsi écho au terme « délateur » utilisé par le promoteur. L'ironie, outre la didascalie, est exhibée à travers les guillemets et le déterminant possessif de première personne « ma » devant « délation » puis le déterminant possessif de deuxième personne « votre » devant « délateur ». Par ces déterminants possessifs, il semble faire sienne l'appellation péjorative utilisée par le promoteur. À première vue, le promoteur semble avoir réussi à imposer son vocabulaire au chef de la CSG qui s'auto-qualifie par l'insulte choisie par le promoteur. Mais ce n'est qu'une imposition apparente. L'auto-attribution de caractéristiques négatives relève d'un autodénigrement feint : il se qualifie de « délateur » faisant mine de ratifier le terme. C'est la discordance qui réside dans l'énoncé du chef du CSG qui nous montre que cet autodénigrement a le seul but de faire écho aux paroles du promoteur pour en montrer l'absence de fondement. En effet, dans sa réplique « Soit, puisse ma délation vous sauver, vous et l'état », on remarque qu'il ne reconduit pas la description en « délateur d'opéra » proposée par le promoteur. Le verbe « sauver » présuppose un péril certain et d'ampleur, on ne peut sauver quelqu'un ou quelque chose que d'un danger conséquent. Si la délation du chef de la CSG est susceptible de « sauver l'état » c'est qu'elle n'était ni exagérée ni vaine, ce verbe entre donc en discordance avec le complément du nom déterminatif « d'opéra » qui présentait la délation comme surestimée, inutile et insignifiante ou n'ayant que valeur de spectacle. Autrement dit, le chef de la CSG présente « sa délation » comme positive, dans une forme de contre-proposition (« ma « délation » est le contraire d'une « délation d'opéra » dans la mesure où elle pourrait bien vous sauver »), implicite puisqu'elle ne passe pas par une négation et un mot autre que celui proposé/imposé par le promoteur : le chef de la CSG conserve le mot de l'autre pour en subvertir le sens.

- 26 Dans d'autres énoncés ironiques, il est possible de distinguer plus clairement encore deux niveaux énonciatifs distincts, d'une part les mots de l'autre, l'ironisé et d'autre part ceux de l'ironisant. Ce sera le cas dans les énoncés ironiques prenant l'allure d'une confirmation feinte, d'un faux consensus traduisant en réalité un désaccord.

4.1.3 Adverbe de confirmation ou épistémique

- 27 Les circonstants extra-prédicatifs sont utilisés généralement par le locuteur qui « caractérise son énonciation ou porte un jugement sur son énoncé » (Le Goffic, 1993 : 459).

- 28 Dans l'énoncé ironique contenant un circonstant extra-prédicatif, cet énoncé sur lequel le locuteur porte un jugement ou une évaluation est tenu par un autre énonciateur, au sein de son propre énoncé. Analysons l'exemple suivant :

(Le personnage principal, Montale, enquête sur le meurtre du fils Guitou de sa cousine. Il interroge la mère d'un ami de celui-ci, chez laquelle le corps de Guitou a été retrouvé. La mère dit ne pas savoir qui était le gamin retrouvé mort chez elle. Son fils selon elle, l'ignorerait également et ne serait pas rentré du week-end. Montale ne croit pas au discours de la mère)

C'était plausible, mais pas convaincant.

– Et bien sûr, ne pus-je m'empêcher d'ironiser, vous ne lui avez pas téléphoné. Il ignore tout du drame qui a eu lieu, et qu'un de ses copains de vacances s'est fait tué ici ?

– Mon mari l'a appelé. Mathias a juré qu'il n'avait prêté sa clef à personne.

IZZO Jean-Claude, *Chourmo*, 1996, p. 122.

- 29 L'énoncé de Montale commence par l'adverbe de confirmation « bien sûr ». Un adverbe de confirmation peut apparaître de façon assez fréquente dans les énoncés ironiques comme le remarque Perrin (1996). Après le segment en incise entre virgules, commence ce qui ressemble à du discours indirect libre de « vous ne lui avez pas téléphoné » jusqu'à « s'est fait tué ici ». Montale semble reformuler, prolonger le discours qu'il suppose que la mère va tenir et auquel il ne croit pas. L'énoncé est d'ailleurs mis en débat par l'interrogation. Il anticipe sur les mensonges qu'elle pourrait prononcer à nouveau.
- 30 L'adverbe de confirmation vient poser un jugement sur cette énonciation de la mère. Il signale antiphrastiquement son manque de vérité et son absence de pertinence (« pas convaincant »). Deux plans se dessinent dans l'énoncé, celui du locuteur qui se présente en dehors, surplombant l'énonciation prêtée à la mère, formulée au sein de son propre énoncé.
- 31 Conformément à l'analyse dialogique des énoncés de confirmation proposée par Bres (2005), cet énoncé se présente comme le résultat de l'interaction de l'acte d'énonciation (e) de la mère avec l'acte d'énonciation (E) de Montale [Bien sûr], qui s'apparente à une fausse confirmation d'un énoncé antérieur. L'énoncé [e] lui-même n'est pas présenté dans sa matérialité mais reformulé, anticipé : on ne peut qu'en inférer le contenu. Discours imputé à la mère que nous représentons comme [Je ne lui ai pas téléphoné. Il ignore tout du drame qui a eu lieu, et qu'un de ses copains de vacances s'est fait tué ici].

- 32 Dans les exemples suivants on trouve encore des adverbes de confirmation ou épistémiques qui signalent chaque fois le jugement porté par le locuteur sur l'énonciation réelle ou anticipée de l'interlocuteur :

- avec l'adverbe de confirmation « oui » :

(Les personnages parlent du professeur Buisson, que le promoteur a fait enfermer et droguer)

IDA — Dans un cas aussi... préoccupant, je crois, enfin j'imagine... qu'il serait bon... de consulter l'homme qui vous a permis de transformer notre société d'une façon aussi extraordinaire !

LE

PROMOTEUR —

Quoi ? Le professeur Buisson ? L'inventeur du Sérum de l'Insomnie ? (*Avec brusquerie*) Il est bien où il est.

IDA, avec une ironie amère —
Oui, dans sa propre clinique, aux mains de ses propres infirmiers !

LE PROMOTEUR, chantonnant avec un affreux mauvais goût —
On n'est jamais si bien, qu'au sein de sa famille !

TARDIEU Jean, *La Comédie du drame*, 1955-1984, p. 50, *La cité sans sommeil*.

- avec l'adjectif « vrai » suivant le présentatif « c'est » :

(Manuel, connu pour sa pingrerie, est issu d'une famille bourgeoise, toujours soigné et habillé très élégamment)

MANUEL — D'où lui vient cette idée de
venir me demander ces trente mille francs à
moi ? ... à moi ? ... est-ce que j' ai l'air d' un
homme qui a trente mille francs à prêter !

CLARISSE, *ironique* — Non, ça c'est vrai : tu n'en as pas l'air !

MANUEL — il faut qu'il soit fou, ce n'est pas possible !

BOURDET Édouard, *Le Sexe faible*, 1931, p. 337.

- avec la locution adverbiale « sans doute » :

JOË — Vous ne m'avez pas répondu. Selon vous, Isabelle... ?

WANDA, *l'interrompant franchement* — Joë, voulez-vous que je vous donne un conseil ?

JOË, *ironique* — Un conseil d'amie, sans doute ?

WANDA — Parfaitement.

JOË — Dites toujours.

WANDA, *âprement* — Eh bien, vous feriez mieux de renoncer à tout ça.

MARTIN DU GARD Roger, *Un taciturne*, 1932, p. 1281.

- 33 Le désaccord dans les cas que nous venons de voir, s'il affecte des énoncés contenant les marques d'un dédoublement, prend la forme d'un consensus (qui n'est que feint). C'est l'enchaînement discursif de l'interlocuteur, les indications telles que les didascalies qui permettent d'interpréter ce dédoublement comme marquant une distance et une forme de désapprobation. Dans les exemples qui suivent, le locuteur revient sur son dire à l'aide d'une boucle qui marque plus explicitement et linguistiquement le désaccord, la non-coïncidence du dire. Le désaccord dans ces cas ne repose plus uniquement sur l'interprétation.

4.2 Le désaccord marqué (sans forme Y)

LE PROMOTEUR, *déguisé, se penchant vers Ida* — C'est bien la première fois que je me mêle ainsi à la foule.

IDA, *ironique et montrant la place déserte* — La foule ! Si l'on peut dire !

LE

PROMOTEUR —

Même s'il n'y a personne ici, on pressent qu'il y a beaucoup de monde... ailleurs.

TARDIEU Jean, *La Comédie du drame*, 1955-1984, p. 69, *La cité sans sommeil*

- 34 Dans cet exemple, nous trouvons la boucle métaénonciative « si l'on peut dire » qui relève de la non-coïncidence entre les mots et les choses selon Authier-Revuz. Il s'agit d'une boucle posant « un dire suspendu à sa possibilité » (1995 : 632) par la subordonnée circonstancielle de condition et l'auxiliaire modal « pouvoir ». la possibilité de nommer « foule » une place déserte est évoquée mais reste irréalisée : « à travers les modalités irréalisantes du dire c'est la réalité même du dire- dire sur le mode de n'être pas dit- qui est donnée, suspendue ou annulée, comme faisant défaut du dire » (1995 : 631). Ainsi, la boucle signale une inadéquation du mot « foule » à la chose désignée « la place déserte » non pas explicitement verbalement mais gestuellement par la monstration d'Ida. La nomination par le substantif *foule* ne se plie pas aux règles d'association mot-chose.
- 35 En effet, le rapport qui unit le mot « foule » à la situation (place déserte) procède de l'antinomie. S'il est un « consensus d'une norme de fonctionnement souple du rapport mot-chose » (Authier-Revuz, *ibid* : 621) laissant un espace ouvert dans le dire « permis », la nomination choisie par le promoteur n'y entre pas. Le mot n'entretient pas de lien, même minimal, avec la situation et trahit une forme de folie ou en tout cas de déni de la réalité par son locuteur. On notera encore que cette boucle qui se présente comme une forme de non-coïncidence des mots aux choses relève, sur le plan de l'interprétation de la non-coïncidence interlocutive. En effet, le mot « foule » est le mot choisi par le promoteur, l'interlocuteur d'Ida. Utilisation qu'Ida répète et commente. Le pronom « on » renvoie explicitement mais de façon floue à un énonciateur autre, non identifié. Il permet à Ida d'être ambiguë en jouant sur les sphères énonciatives qu'il peut recouvrir. Le « on » peut en effet renvoyer à un « nous » inclusif qui regrouperait le promoteur et Ida. Dans ce cas, l'espace des locuteurs pouvant ratifier ce rapport de nomination entre le mot et la chose se restreint au promoteur et à Ida, qui le temps de son énonciation feint la possibilité de pouvoir appeler « foule » une place déserte.
- 36 Le pronom « on » peut également correspondre à un « on » indéfini, celui que Berrendonner identifie comme celui qui représente « l'opinion publique ou l'avis général » (1985 : 60). Dans ce cas, le *on* inclut Ida, le promoteur ainsi que la communauté parlante. La boucle prend le sens de « si on peut dire cela dans l'usage commun » et sous-entend « cette possibilité n'est pas admise car le sens commun interdit de nommer foule une place déserte ».
- 37 Ce *on* peut enfin fonctionner par délocation : il renvoie dans ce cas uniquement à l'interlocuteur et prend une valeur de « vous ». C'est ce qui se produit dans cet exemple donné par Riegel et al. « alors on fait la tête ? » (1994 : 197) où le *on* « estompe le rapport direct que ces pronoms « nous » et « vous » instaurent entre le locuteur et son ou ses interlocuteurs ». Dans ce dernier cas, on peut entendre « si on peut dire » comme « si vous pouvez dire ». La boucle méta-énonciative y marque une forme de non-coïncidence interlocutive explicite.
- 38 Par ailleurs Ida ne propose pas explicitement une nomination qui conviendrait mieux et qui confronterait directement l'inadéquation du dire du promoteur à la réalité.
- 39 En dépit de cela, la réponse du promoteur enchaîne sur le sous-entendu produit par Ida : « il n'y a personne ici ». Mais ce n'est que sur le mode de la concession marquée par la locution adverbiale « même si ». Ainsi l'énoncé du promoteur est construit sur un parallélisme antithétique, la subordonnée (personne/ici) s'opposant à la principale (beaucoup de monde/ailleurs).

- 40 Sur le plan de l'interprétation, nous pouvons mettre la présentation de cette boucle en lien avec les rôles et statuts des personnages. Ida, femme en apparence soumise à son mari le promoteur, ne peut pas entrer trop directement en conflit avec ce dernier, tyrannique et dominateur, obsédé par le pouvoir et la maîtrise des situations, désir de maîtrise qui se lit aussi dans sa volonté d'imposer sa façon de nommer les choses, tentative d'imposition de sa réalité par les mots qu'il choisit. La « plasticité énonciative » du pronom indéfini « on » permet alors à Ida d'être moins directe dans la remise en cause du dire du promoteur. Ida dans la finesse suggère les choses sans avoir à assumer leur dire, plaçant son mari devant ses propres contradictions, cherchant à l'obliger à les reconnaître par lui-même. Elle n'accompagne donc jamais le dit du promoteur qu'elle reprend d'une nomination, qui serait la sienne en propre et qui conviendrait mieux.
- 41 Dans les formes suivantes, l'ironisant utilise une boucle méta-énonciative qui associe le signe de l'ironisé dont l'inadéquation est montrée au signe adéquat choisi par le locuteur. Ces formes couplent donc deux formes sur la chaîne du dire, la forme X de l'ironisé et la forme Y de l'ironisant. La confrontation des points de vue se matérialise dans le langage, le désaccord y est dès lors plus explicite et plus polémique.

4.3 Avec forme Y, le désaccord assumé

4.3.1 X vers Y

- 42 Dans cette occurrence, la forme X de l'ironisé qui est jugée non-coïncidente à la chose perçue par l'ironisant s'inscrit dans une axiologie négative. L'ironisant proposera lui une forme Y plus positive ou neutre.

LE CHEF DU C.S.G., *avec amertume* — Nous autres, vos espions, nous sommes nécessaires, Excellence. Vous le savez bien ! Sans nous, pas d'État ! Pas de surveillance ! Pas d'obéissance !

LE PROMOTEUR — Je sais, je sais, vous êtes indispensables, comme les chacals dans les charniers ! (*Avec un gros rire insolent :*) Mais surtout, ne prenez pas mal ce que ce que je vous dis là !

LE CHEF DU CSG., *haussant les épaules* — Nous sommes habitués aux injures !... Mais songez à mon conseil, Excellence, faites comme moi : habillez-vous sans recherche, comme le premier venu ! Votre coiffeur vous fera une tête méconnaissable, impersonnelle. Bon, bon, vous descendez de votre palais. Vous vous mêlez aux passants. Vous parlez à l'un, à l'autre : un brin de cour aux filles les plus délurées un verre de trop au cabaret. Au besoin, on marche sur les pieds d'un ivrogne, on bouscule un jeune imbécile. S'ensuit une rixe. Alors les gens se déclarent Alors on voit bien qui dort et qui veille... Mais faudra être patient ! Ce n'est pas en un jour qu'on peut en savoir autant que vos milliers de... (*avec une ironie grinçante :*) de « chacals », je veux dire d'espions !

LE PROMOTEUR, *avec dédain* — C'est tout ce que vous proposez, comme preuves – ou comme remèdes ?

TARDIEU Jean, *La Comédie du drame*, 1955-1984, p. 30, *La cité sans sommeil*.

- 43 Dans cet exemple l'ironie porte sur le mot « chacals » utilisé en premier lieu par le promoteur, ce dernier instaure une comparaison rabaissante entre les espions dont fait partie l'interlocuteur et le canidé charognard : « vous êtes indispensables, comme les chacals dans les charniers ». L'adjectif évaluatif positif « indispensables », exprimant une qualité, est immédiatement nuancé, polarisé négativement par la subordonnée comparative elliptique « comme les chacals... ». Cette comparaison animale contrebalance la vertu reconnue aux espions et la présente négativement. Cela

constitue une qualification négative suivie par une tentative d'atténuation feinte revenant sur le dire « mais surtout ne prenez pas mal ce que je vous dis là ! ». Cette comparaison incluant l'interlocuteur, le chef de la CSG, est reçue par ce dernier comme une « injure », terme qu'il utilise pour catégoriser les propos tenus par le promoteur. Suit une description du travail de l'espion qui se présente comme un récit construit par l'accumulation de propositions rythmées par le connecteur « bon » puis l'adverbe spatio-temporel « alors » marquant la résolution « alors les gens se déclarent alors on voit qui dort et qui veille ». Accumulation qui suggère que le travail de l'espion s'inscrit dans la durée, qu'il se construit peu à peu. La coda de ce récit « ce n'est pas en un jour que l'on peut en savoir autant que vos milliers de « chacals »... » aura fait la démonstration de la qualité des espions « qui en savent beaucoup » sous forme de chute portée par le mot « chacals ». On voit bien ici à l'œuvre le procédé ironique qui retourne l'attaque de l'ironisé avec ses propres mots, l'ironisant renvoie la balle à l'envoyeur en faisant la démonstration du tort, de l'erreur de jugement de l'ironisé qui avait minimisé l'utilité et, dans le même temps, le pouvoir de l'espion.

- 44 Finalement le promoteur est indirectement présenté comme celui qui ignore par le pronom personnel indéfini « on » : « ce n'est pas en un jour que l'on peut en savoir autant que vos milliers de chacals ». Un statut d'ignorant qui l'angoisse au plus haut point tant il veut tout contrôler et conserver le pouvoir. Or ne pas savoir c'est risquer de perdre la maîtrise des situations. Les espions puisqu'ils en savent beaucoup sont finalement plus puissants que lui. Le retournement qui fait de l'espion le dominant se fait par le mot de l'autre « chacals ». La discordance entre le mot et la chose jaillit : « chacals » n'est pas approprié étant donné que les espions ne se contentent pas de faire la sale besogne comme le suggérerait la comparaison minimisante du promoteur, leur principale tâche étant de tout savoir. Le chef du CSG exprime son désaccord sur le terme utilisé par le promoteur qui est immédiatement rectifié en terme neutre « espions » dans son énonciation par l'intermédiaire de la boucle métaénonciative « je veux dire d'espions ». Le terme « espions » approprié selon le chef du CSG apparaît explicitement pour se requalifier et neutraliser la caractérisation négative du promoteur. Cependant, le chef de la CSG ne s'affiche pas comme proposant une autre formulation confrontée au mot de l'autre, mais comme proposant une autre formulation après sa première formulation. Le travail de négociation sur les mots prend l'allure d'une auto-reformulation. L'ironie réside aussi là, dans cette feintepar le chef de la CSG du « travail d'ajustement au référent d'une parole à la recherche de sa propre formulation » (Authier-Revuz, 1995 : 625). En effet, on peut concevoir, comme l'écrit Authier-Revuz, que ce travail d'ajustement se fasse lorsque « le mode d'affectation d'un référent x à la classe X s'avère ne pas relever d'une opposition binaire oui/non, mais comporter du plus ou moins, des degrés, des nuances, des marges, des seuils incertains... » (*ibid* : 522). Or dans notre cas de figure le locuteur utilise la boucle « je veux dire » alors que le terme qui fait l'objet de la reformulation à savoir « chacals » n'est pas sa propre formulation. Surtout, il n'y a pas de rapport de synonymie, d'hyponymie ou d'hyperonymie entre les termes « chacals » et « espions ». Autrement dit, si les formes de spécification du sens qu'un locuteur apporte à sa propre parole prennent canoniquement la forme d'un couplage synonymique (par exemple entre « haut » et « débardeur » dans : « c'est un joli haut, enfin un joli débardeur »), dans notre cas, c'est un rapport antonymique qui unit les termes « chacals » et « espions ». Bien que le chef de la CSG présente les deux termes comme substituables par l'intermédiaire de cette boucle, ils ne le sont pas.

- 45 La spécification du sens de X est donc falsifiée, X et Y ne sont pas équivalents, ne peuvent pas l'être : il y a discordance. Cette boucle ne reflète ainsi pas un réel travail cognitif mais feint, simule un travail cognitif. Le locuteur fait semblant de reformuler alors qu'il ne fait qu'imposer son vocabulaire pour supplanter le mot de l'autre. Le chef de la csg n'est pas en train de négocier son rapport à la langue, mais bien de négocier avec les mots de son interlocuteur.
- 46 Ainsi, la boucle méta-énonciative se présente comme une forme qui signale la non-coïncidence du mot à lui-même, bien que sur le plan de l'interprétation elle relève de la non-coïncidence interlocutive : le mot qui n'est pas approprié est bien le mot du promoteur, comme le suggère d'ailleurs le déterminant possessif « vos » devant le substantif « chacals ». Enfin, si le désaccord se veut assumé, cette boucle associant sur la chaîne du dire le mot X inadéquat de l'autre et le mot Y adéquat et revendiqué du locuteur, le mouvement de remplacement se fait de la caractérisation négative de l'autre vers la caractérisation positive ou neutre du locuteur. Ce mouvement de remplacement se veut moins agressif que le mouvement inverse dans lequel le désaccord tend vers la polémique.

4.3.2 Y vers X, le désaccord polémique

- 47 Dans l'extrait suivant, la boucle se présente toujours comme l'association de la forme X de l'ironisé et de la forme Y de l'ironisant mais à la différence de la configuration précédente, la forme X de l'ironisé s'inscrit dans une axiologie positive que l'ironisant récuse et à laquelle il substitue une forme axiologique négative.

(Le promoteur vient de donner l'ordre à la nourrice d'aller chercher le président de la chambre, qu'elle a élevé . Celle-ci trouve le moment trop matinal pour le déranger ce qu'elle fait remarquer au promoteur qui lui répond qu'il n'est jamais trop tôt pour solliciter le président surtout dans les situations d'urgence. Elle ne s'exécute toujours pas)

LE PROMOTEUR, tapant du pied —
Eh bien, tu as compris ? J'attends.

LA NOURRICE, mettant en branle en maugréant, comme à regret.
Bien, bien « mon » Excellence, on y va !
(Elle s'éloigne et referme la porte derrière elle)

LE PROMOTEUR, agacé —
Pour qui se prend-elle, cette vieille garce ? Est-ce parce qu'elle a élevé jadis ton « Président » (il prononce ce mot avec une ironie appuyée), c'est-à-dire ton propre-à-rien de frère ?

IDA, avec un sourire, plaidant la cause de la nourrice —
Certes, elle n'est que dévouement.

TARDIEU Jean, *La Comédie du drame*, 1955-1984, p. 36, *La cité sans sommeil*.

- 48 Dans cet extrait, l'ironie porte sur le mot « président » placé entre guillemets. Le mot en question se présente comme un mot non assumé par le locuteur mais assumé par l'interlocuteur comme semble le suggérer le déterminant possessif de deuxième personne « ton » qui l'accompagne. Le désaccord porte sur le sens du mot « président » et sur son aptitude à qualifier la personne désignée. Le terme ironique est associé à une boucle métaénonciative « c'est-à-dire ton propre-à-rien de frère » qui signale en apparence cette non-coïncidence du discours à lui-même, alors qu'elle relève en réalité de la non coïncidence interlocutive (« ce que toi tu appelles un président n'en est pas un pour moi »). Dans cette boucle qui explicite la discordance entre le mot de l'autre et la personne apparaît le mot du locuteur, celui qui est en adéquation avec la réalité pour

lui, « propre-à-rien de frère », toujours assorti du déterminant possessif de deuxième personne « ton ». Le mot « président » de Ida entre autres, est en rapport d'antonymie avec le mot « propre-à-rien » du promoteur. Plus encore cette forme imposée par le promoteur est une qualification péjorative du frère de l'interlocutrice. Le rapport d'antonymie n'est pas strict mais on attend d'un président sa compétence, son aptitude à prendre des décisions, à être capable. Ce sont des qualités présupposées par la fonction. Et c'est avec ces qualités présupposées que l'adjectif substantivé propre-à-rien entre en opposition. La substantivation de l'adjectif transforme cette qualification en en faisant une catégorie qui suffit à appréhender la personne, qui sélectionne ce défaut comme l'unique trait saillant permettant d'identifier le personnage. Le promoteur ne perçoit le frère d'Ida qu'à travers son incapacité. On remarque, que comme dans le cas précédent, la boucle indiquant un mouvement de glose ou de spécification du sens par « c'est-à-dire » est utilisée de façon feinte. Les termes « président » et « propre-à-rien » n'entretiennent pas un rapport synonymique mais antonymique. L'usage de cette boucle les présente donc en apparence comme substituables alors qu'ils ne le sont pas.

- 49 Cette explicitation rabaissante s'accorde avec la personnalité du promoteur qui se conduit comme un tyran et n'hésite pas à humilier les personnes. Le promoteur a besoin d'associer sur la chaîne du dire son mot négatif, sa caractérisation au mot inadéquat, fautif de l'autre, et de rectifier instantanément ce qui n'est pas la vérité à ses yeux. Il ne peut pas et ne veut pas rester dans l'implicite étant donné qu'il a le pouvoir de disqualifier et de rabaisser les personnages en permanence. Une intonation dédaigneuse portée sur le mot « président » aurait suffi à marquer l'ironie mais cette formulation implicite, le non-dit, lui aurait sans doute donné une image plus empreinte de retenue. En tant que promoteur, il n'a pas à se cacher ou à se protéger derrière le non-dit. Il peut tout assumer, il domine. Ainsi, la boucle méta-énonciative en désambiguïsant l'ironie pour remplacer la forme positive de l'autre par la forme négative du locuteur la rend plus agressive, on bascule dans le polémique.

5. Conclusion

- 50 Dans cette étude, nous aurons pu remarquer que, s'agissant d'occurrences issues d'un corpus littéraires, l'ironie peut être marquée par un dédoublement énonciatif résultant de la désapprobation qu'entretient le locuteur avec l'énoncé ou le terme auquel il fait écho. La raison de ce dédoublement pourra ne pas être explicitée au sein de l'énoncé, il ne sera alors possible que d'interpréter le désaccord qui en est à l'origine. Ce sera le cas avec les guillemets qui indiquent un dédoublement mais ne renseignent pas sur l'attitude qui engage ce dédoublement ou avec la confirmation feinte qui exprime sémantiquement une attitude contraire à celle qui est ressentie. Le désaccord pourra encore prendre une forme moins implicite, au sens de matérialisée verbalement, utilisant des boucles affichant une non-coïncidence du dire.
- 51 Les formes les plus explicites du désaccord ironique font même apparaître deux termes au sein de l'énoncé : elles associent sur la chaîne du dire le mot X qui pose problème au mot Y choisi par le locuteur. Ce que nous observons alors c'est que lorsque l'énoncé ironique contient une boucle méta-énonciative, celle-ci relève toujours dans les exemples analysés de la non-coïncidence des mots aux choses, du discours à lui-même ou du mot-à-lui-même alors que sur le plan de l'interprétation elle participe de la non-coïncidence interlocutive, c'est le mot de l'autre qui pose problème. Autrement dit, « ce

n'est plus ici en tant qu'adressé à un autre énonciateur, en tant que produit dans le milieu des autres discours, qu'un discours se représente comme marqué de non-un, mais en tant qu'il parle de quelque chose. Ce qui est en cause [...] c'est le qui va de soi de la transparence dénotative, de la nomination des choses par les mots » (Authier-Revuz, 1995 :507). S'il peut y avoir une remise en cause affichée dans l'énoncé ironique, celle-ci prend la forme d'une mise en cause du rapport de la langue au réel et ne se montre pas explicitement comme la remise en cause de l'adéquation de la nomination de l'autre au réel. Il reste donc toujours dans l'énoncé ironique quelque chose de l'ordre de l'implicite et du non-dit. Plus cette remise en cause se rend explicite, plus l'ironie se fait agressive, tendant alors vers le polémique.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEMAN, B., 1978, « De l'ironie en tant que principe littéraire », *Poétiques* 36, 385-398.
- ARISTOTE, 1967. *Rhétorique*. Livre II, Paris, Les Belles Lettres.
- AUTHIER-REVUZ J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi, Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- AUTHIER-REVUZ J., 1992, « Repères dans le champ du discours rapporté », *L'information grammaticale* 55, 38-42.
- BAKTHINE, M., 1961, « Le problème du texte », trad. fr. 1984, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BARBÉRIS J., 2005, Le processus dialogique dans les phénomènes de reprise en écho. In Bres J., Haillet P., Mellet S., Nølle H., Rosier L. (éd.), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, Bruxelles, de Boeck, Duculot, 47-62.
- BERRENDONNER A., 1985, « De l'ironie », *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris : Minuit, 173-239.
- BRES J., 2005, Savoir de quoi on parle : dialogal, dialogique, polyphonique. In Bres J., Haillet P., Mellet S., Nølle H., Rosier L. (éd.), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, Bruxelles, de Boeck, Duculot, 47-62.
- BRES, J., 2010, « L'ironie, un cocktail dialogique ? », *Actes du deuxième Congrès mondial de linguistique française*, <http://www.ilf-cnrs.fr/>
- CLARK H. & GERRIG R., 1984, « On the pretense theory of irony », *Journal of Experimental Psychology : General* 113, 121-126.
- DUCROT O., 1984, « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation ». *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 171-233.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1980, « L'ironie comme trope », *Poétique* 41, 108-127.
- LE GOFFIC P., 1993, *Grammaire de la Phrase Française*, Paris, Hachette.
- LAGORGETTE D. & LARRIVÉE P., 2004, « Introduction », *Langue française* 144, 3-12.

- MERCIER-LECA, F., 2003, *L'Ironie*, Paris, Hachette.
- PERRIN, L. 1996, *L'ironie mise en tropes : du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*, Paris, Kimé.
- RABATEL, A., 2012, « Ironie et sur-énonciation », *Vox romanica* 71, 42-76.
- RIEGEL M., PELLAT, J.-C. & RIOUL, R., 1994 *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- SPERBER D. & WILSON D., 1978, « Les ironies comme mention », *Poétique* 36, 399-412.
- SPERBER D. & WILSON D., 1989, *Pertinence : communication et cognition*, Paris, Minuit.

NOTES

1. Bakhtine, sans consacrer à l'ironie une théorisation spécifique, avait constaté : « on y entend [dans l'ironie] deux voix, deux sujets (celui qui dirait cela pour de bon et celui qui parodie le premier) » (1961 : 316).
2. Schoentjs (2001 : 75) nous rapporte que *La Rhétorique à Alexandre* a été attribuée à tort à Aristote, Anaximène de Lampsaque. Mais cette attribution à Anaximène est, elle aussi, contestée. Nous la référençons dans la bibliographie sous l'auteur Aristote car nous avons eu accès à une édition ancienne.

RÉSUMÉS

D'après Sperber et Wilson (1978), l'ironie est une reprise en écho d'un énoncé que le locuteur désapprouve. Dans cette définition, il faut entendre l'expression « reprise en écho » comme une mention ou répétition implicite des mots de l'autre(ou de soi traité en autre), c'est-à-dire qu'elle ne comporte aucune marque explicitant la mention, du type syntagme ou verbe de parole introducteur du discours rapporté. Cesont les premiers, dans la recherche occidentale récente, à remettre en lien l'ironie avec le phénomène de l'écho aux mots de l'autre. Ils insistent aussi sur l'attitude spécifique du locuteur vis-à-vis de l'énoncé auquel il fait écho, qui est une attitude de désapprobation en raison de l'absurdité ou du manque de pertinence de l'énoncé mentionné. Dès lors, il nous a paru intéressant de nous focaliser sur la façon dont l'énoncé ironique exprime ce désaccord. S'il s'avère que dans de nombreux cas la reprise en écho est bien implicite, nous avons pu observer toutefois que dans de plusieurs occurrences issues d'un corpus littéraire, l'ironie peut être signalée par un indice linguistique marquant un dédoublement énonciatif. Parmi ces signaux, nous nous intéresserons particulièrement aux boucles méta-énonciatives marquant une forme d'inadéquation du dire dans l'énoncé du locuteur, très précisément analysées par Authier-Revuz (1995). Nous avons construit notre corpus à partir de la base de données Frantext grâce à laquelle nous avons pu sélectionner des extraits d'œuvres littéraires où apparaissaient les termes « ironie, ironique, ironiser », le plus souvent sous forme de didascalie commentant le dire dans les pièces de théâtre. Le présent article veut alors décrire un éventail d'énoncés ironiques dans lesquels le dissensus prend diverses formes allant du désaccord le plus ténu, reposant uniquement sur l'interprétation, au désaccord polémique, repérable par des indices linguistiques.

According to Sperber and Wilson (1978), the irony is a repetition supported by the echo effect of the utterance that the speaker disapproves. In this definition, the expression "repeat with echo effect" means that speaker repeats other people's words without using syntactic construction introducing reported speech : this repetition is as implicit as free indirect speech. Sperber and Wilson are the first to link the phenomenon of enunciative heterogeneity with irony. The authors also focus on the specific attitude of speaker toward the utterance which he repeats : this is an attitude of disapproval because of the absurdity of utterance or his lack of distinctiveness. Therefore, the most important is to center on how the ironic utterance expresses disagreement. In many cases, the repeat with echo effect is implicit but we can also observe that irony can be identified by a linguistic marker of double enunciative level as in several instances from a literary corpus.. Among these markers, we will focus particularly on meta-enunciation return (a loop), showing an inadequate form of saying, precisely analyzed by Authier-Revuz (1995). We collected our corpus from the Frantext database selecting extracts of literary works which contain the words "irony, ironic, ironize" in parenthetical.

This article will then describe a range of ironic utterance in which dissension takes various forms, from the tenuous disagreement, based solely on the interpretation, to the polemical disagreement, identifiable by linguistic clues.

INDEX

Keywords : disagreement, implicit, irony, metaenunciative loop, repeat with echo effect

Mots-clés : boucles méta-énonciatives, désaccord, implicite, ironie, reprise en écho

AUTEUR

ELODIE BAKLOUTI

Praxiling UMR 5267, Université Montpellier 3

elodie.baklouti@univ-montp3.fr